

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°49 – février-mars 2014

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

SAXE ET THURINGE

1794-97

Wittemberg, où son père l'envoie pour la rentrée, est une petite cité peuplée de théologiens, sévère, assoupie, écrasée par ses grands souvenirs historiques. Cette fois, Novalis persévère dans ses bonnes résolutions. Il n'est plus question de poésie. Dès juin 1794, le jeune homme est reçu aux examens de droit que sa famille souhaitait lui voir passer. A vingt-deux ans, le voilà enfin délivré du « fatras d'école ». Son père a pour projet de le faire entrer aux salines saxonnes, où il est lui-même employé. En attendant qu'un poste se présente, Novalis est confié, dès octobre 1794 au bailli Just, de Tennstedt, qui doit l'initier à la pratique administrative. Il réussit parfaitement. Just est émerveillé de sa facilité, de son application, de son zèle. Son avenir se dessine sous les traits les plus favorables : un brillant fonctionnaire, qui fera sans peine un mariage riche et ornera ses loisirs de poésies et de rêveries philosophiques raffinées.

Cependant, sa légèreté, ses erreurs de Leipzig lui sont à charge. C'est de toute son ardeur, maintenant, qu'il souhaite de réparer, de se sauver en menant une vie de philistin. Il veut se marier sans délai ; la nostalgie d'un foyer familial le tourmente. Il constate sans regret que sa vie est fixée et il écrit à son ami Frédéric Schlegel : « Sache que je suis et reste assurément digne de toi. Qui sait si malgré tout nous ne suivons pas la même voie... »

Au mois de novembre 1794, une tournée d'inspection conduit par hasard le bailli Just et le jeune Hardenberg au château de Grüningen, à une demi-lieue de Tennstedt. Et le sort se décide. La maison appartient au baron de Rockenthien, qui a épousé une jeune veuve ayant des filles d'un premier lit et qui héberge ses belles-filles, avec leurs enfants. Novalis trouve le foyer qu'il rêvait, peuplé de jeunes femmes joyeuses et de jeux puérils. Pas même l'ombre de mélancolie qui régnait sur sa maison natale. Rockenthien et les hommes qui l'entourent sont de bons vivants, mangeurs, buveurs et paillards. Et sans doute, en réaction, comme il arrive fréquemment, les femmes sont de « belles âmes » qui donnent dans la préciosité spirituelle. En tout cas, elles sont ravies qu'un visiteur se présente pour les désennuyer. Elles l'attirent, le cajolent, et de concert avec l'institutrice française, mademoiselle Danscour, surnommé *ma chère*, elles organisent furieusement des parties de plaisir. Dès la première visite, Novalis s'éprend d'une enfant âgée de treize ans à peine, Sophie Kuhn, fille du premier mariage de madame de Rackenthien.

Une fois de plus, sa passion n'admet aucun obstacle. Au mois de mars 1795, il se fiance en secret avec la jeune fille.

Or Sophie est une oie blanche, qui plus est sans fortune, et les Rotkenthien sont des rustres. Novalis ne l'ignore pas. Pourtant il s'obstine dans sa décision, il se déclare aux parents, non sans quelque désintéressement, lui qui six mois plus tôt rêvait d'une grosse dot. Mais pourquoi l'accuser d'entêtement morbide ? L'aventure, jusqu'ici, est banale. Il est résolu au mariage, coûte que coûte ; Grüningen lui offre la même société, les mêmes usages que son foyer familial et en outre la joie répandue partout, le désir de plaire. Il ferme les yeux sur les imperfections du tableau. Ainsi feront ses frères Érasme et Charles, qu'il présente aux Rockenthien, et qui, à leur tour, pleins d'enthousiasme pour les gens et la maison, forment un instant le projet d'y prendre femme. Il trace de Sophie un portrait minutieux, impitoyable et néanmoins plein de tendresse, qui a été retrouvé dans ses papiers ; une enfant ignorante, un peu naïve, coquette et fautive comme toutes les femmes ; « elle n'attache guère d'importance à la poésie » ; et cela même, il le lui pardonne. Il observe : « Ses façons de fumer le tabac... Son besoin de domination » et note enfin : « Mon amour lui est souvent à charge ». De son côté, il ne se prive pas de fleureter avec d'autres jeunes filles. Mais il ne renonce jamais à son mirage du premier jour. D'instinct, pour lui faire prendre corps, il a choisi un être jeune, à peine formé, dont les traits et le caractère offrent peu de résistance dans la réalité. Que Sophie se taise, il ne voit qu'un jeune visage, des cheveux dorés, de grands yeux noirs, une Mélisande écrit M. Henri Lichtenberger, « dont la sagesse ingénue résout en se jouant les mystères du monde ». Et bientôt, à l'heure où il se détacherait peut-être, la jeune fille devient moins inégale à l'image qu'il s'est faite.

Lors des fiançailles, Sophie éprouve les premières atteintes de la bizarre inflammation du foie dont elle va mourir, et Novalis s'aperçoit qu'il crache le sang. Ils ne s'inquiètent pas encore. La jeune fille se rétablit rapidement, en apparence. Le 30 décembre 1795, Novalis reçoit un poste aux salines que dirige son père, et aux premiers jours de 1796 il commence son apprentissage à Weissenfels. Le mal de Sophie se réveille avec violence. Elle est transportée à Iéna, où elle subit au cours de l'été plusieurs opérations douloureuses et inefficaces. Sa jeunesse, sa douceur, sa résignation attendrissent tous ses familiers et Goethe lui-même, qui lui fait une visite. Elle passe quelques jours à Weissenfels chez le vieil Hardenberg, qui l'admire et l'aime comme sa propre fille. L'amour de Novalis est plus vif que jamais ; sa fiancée lui apparaît maintenant comme un ange qui s'apprête avec sérénité à quitter la terre. En décembre, elle retourne à Grüningen, toujours plus

malade. S'oubliant elle-même, elle ne songe qu'à la peine des siens ; elle gronde Novalis quand elle le voit pleurer et lui demande de partir pour lui épargner des scènes déchirantes. Elle meurt le 19 mars 1797, à l'âge de quinze ans.

Alors commence l'aventure, la révélation du véritable Novalis, sa découverte par lui-même. Il retourne à son poste de Tennstedt, auprès du bailli Just. Il travaille avec application, avec régularité. Il se distrait en lisant les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, qu'il admire beaucoup et dont il étudie de près la composition. Mais il est bouleversé. Un mois plus tard, son frère Érasme meurt de tuberculose ; ce nouveau deuil ne l'émeut pas ; il s'en réjouit presque. La mort n'est-elle pas qu'une apparence trompeuse et lui-même fait-il encore partie du royaume des vivants ? La philosophie qui n'était auparavant qu'un jeu, les raffinements spirituels à la mode, rêveries de Lavater, magnétisme, spiritisme, tout cela s'empare de lui à la fois – en même temps que l'ancien piétisme se réveille et triomphe. Au-delà de la jeune fille qu'il voulait épouser, il découvre que le véritable objet de sa nostalgie, c'est Dieu. Dès ses fiançailles, il écrivait à Frédéric Schlegel : « Mon étude favorite s'appelle au fond comme ma fiancée : Sophie est le nom de celle-ci, Philosophie est l'âme de ma vie, la clé qui m'ouvre l'accès de mon moi le plus intime... Je ressens toujours plus clairement en toutes choses les membres augustes d'un tout merveilleux où je dois me fondre et qui doit devenir le plein épanouissement de mon moi ». Ainsi, à chaque pas, l'illusion et l'erreur se présentent unies aux aspirations les plus nobles. Cette dualité n'est nulle part plus sensible et plus candidement exprimée que dans le célèbre *Journal intime* où le poète note avec clairvoyance ses faiblesses, ses résolutions, ses faits et gestes quotidiens.

Le Journal commence à Tennstedt, le trente-et-unième jour après la mort de Sophie. Car cette mort est pour Novalis le commencement de la vraie vie, de la vie d'outre-tombe. Sa vie terrestre a pris fin dès l'instant que sa fiancée fermait les yeux. Il ne doute pas de la rejoindre bientôt ; il ne tardera pas « à être délivré, à mourir effectivement », s'il ne cesse de penser à elle : « Ce que l'homme veut, il le peut ». Pour abréger l'attente, il décide d'entreprendre une conquête méthodique de la vie éternelle. Déjà une semaine après la mort de Sophie, il écrit à son ami le bailli Just : « Si j'ai vécu dans le présent et dans l'espoir du bonheur terrestre, il me faut maintenant vivre tout entier dans l'avenir, dans la foi en Dieu et en l'Éternité. Il me sera très dur de me séparer tout à fait de ce monde que j'étudiais avec tant d'amour, les rechutes amèneront sans aucun doute plus d'un moment pénible. Mais je sais qu'il est en l'homme une force qui, cultivée avec soin, peut s'épanouir en une

énergie merveilleuse ». Et dans une lettre à Frédéric Schlegel il prend conscience que Sophie est une médiatrice, que sa mort a été « un hasard divin ; une clé qui ouvre tout, une étape miraculeusement nécessaire. »

Il veut donc ne laisser place qu'à son amour, « flamme qui consume peu à peu toute impureté terrestre ». Il en observe tous les progrès, tous les retours en arrière. Il se reproche de trop parler en société, d'être trop gai, de manger avec trop d'appétit, d'avoir peur de la maladie et de la mort. Il n'est pas maître de ses sens et sans doute, dans sa douleur même est-ce un secret plaisir qu'il poursuit : « Lorsqu'on fuit la douleur, c'est qu'on ne veut plus aimer. Celui qui aime devra éternellement ressentir le vide qui l'entourne. Que Dieu me conserve toujours cette douleur qui m'est indiciblement chère... »

A Tennstedt et à Grüningen, tout lui rappelle le passé. Il s'enferme dans la chambre de la morte, flâne au cimetière avec leurs livres familiers... « Je bavardai longuement avec la petite Caroline (sœur cadette de Sophie) près du tombeau planté de rosiers ». Il exige que la présence de la bien-aimée demeure toujours sensible – état de quiétude et d'extase qu'il s'en veut de ne pas réussir à perpétuer : « Que ne suis-je capable de me maintenir sur les cimes ». Si du moins sa ferme résolution demeurerait vivante dans son cœur... il se dépite de toujours retomber. Un soir, après avoir lu Shakespeare, il retourne au cimetière : « Là, je fus heureux au-delà de toute expression. Éclairs d'enthousiasme. La tombe volait en poussière devant moi. Les siècles étaient des instants. Sa présence était sensible, je croyais que d'un moment à l'autre elle allait paraître ». Quelques jours plus tard : « A mesure que la douleur sensible s'atténue, la peine spirituelle croît d'autant – une sorte de désespoir paisible. Le monde m'est de plus en plus étranger. Les choses qui m'entourent toujours plus indifférentes. Il fait d'autant plus clair autour de moi et en moi. Surtout, il ne faut pas que je me mette à faire le raisonneur, en ce qui touche mon projet. Tout raisonnement, tout mirage du cœur est déjà du doute, de l'indécision, de l'infidélité ». Il s'habitue à la pensée du départ : « Les hommes paraissent être plus indispensables les uns aux autres qu'ils ne sont en réalité... Ma mère jouit peu de moi, de même mon père. Mes frères et sœurs, surtout les aînés, apprendront à se passer de moi. Bref, ma disparition ne fera pas l'impression profonde que je redoutais ». Frédéric Schlegel et sa femme Dorothee Veit, qui le rencontrent à cette époque, observent qu'il a le regard terne et fixe, les manières singulières d'un visionnaire. Sans se lasser, il répète : « Avec elle, le monde entier est mort pour moi... » – « Elle est morte, il faut donc aussi que je meure, l'univers est vide. Mes études

de philosophie elles-mêmes ne doivent pas me troubler. J'attendrai dans une paix profonde, joyeuse, l'instant qui m'appellera. L'engagement n'était pas pour ce monde... » Pourtant, à la fin de juin – ce sont les dernières pages du premier Journal – les projets de travaux philosophiques reparaissent. Il écrit : « Mon sang-froid doit encore augmenter beaucoup », mais il ne paraît pas mécontent. Il note encore : « Garde-toi dans tes rapports avec les Schlegel ». Ses amis auraient-ils plaisanté son étrange passion posthume, cette confusion entre les besoins du cœur et la pensée philosophique, cette mauvaise hygiène intellectuelle que Frédéric Schlegel condamnera plus tard explicitement ? Novalis conclut : « Sois mesuré, ne t'abandonne pas trop à ta tendance à railler et à plaisanter. Cela ne te convient plus maintenant – ou du moins avec beaucoup de mesure. Christ et Sophie »

L'expérience est achevée ; deux mots la résument : Christ et Sophie. Par la souffrance, Novalis a éprouvé la profondeur du sentiment religieux. Sophie a rempli sa mission, elle peut se perdre en Dieu, dans la source vers laquelle elle a guidé le poète, elle peut en apparence se laisser oublier. Par surcroît, elle aura inspiré l'une des grandes œuvres du lyrisme allemand, les *Hymnes à la Nuit*, qui sont une transposition impersonnelle des expériences du Journal.

[À suivre]



Caspar David Friedrich, *Die Ruine des Klosters Heiligenskreuz bei Meissen*. 1800.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

LE SYMBOLE CHEZ LES PRÉROMANTIQUES ALLEMANDS

L'exemple le plus fameux d'un symbole préromantique fut la *fleur bleue* que poursuit le héros du roman de Novalis, Heinrich von Ofterdingen, et qui est devenue pour le grand public le symbole du romantisme allemand. Qu'est-elle en vérité ? Cette question nous servira de guide. Beaucoup d'autres symboles pourraient sans doute être analysés chez Novalis et ses amis. Mais dans la fleur bleue sont visibles toutes les tendances du symbolisme. Elles n'apparaissent dans leur actualité que dans la réflexion sur le symbole suprême. Tout autre exemple ne révélerait qu'un aspect. Celui-ci se trouve à la *source*.

Ceux qui connaissent le livre de Novalis se souviennent de la première apparition de ce symbole : elle se trouve tout au début et ne cesse d'être le but plus ou moins avoué de toute l'action du roman. Novalis n'a pas pu achever le plan qu'il avait tracé. Il semble même que ce que nous possédons de cet ouvrage ne soit qu'une infime partie de ce qu'il aurait donné si la mort ne l'avait pas interrompu. Mais il nous en reste quelques notes sur la suite de l'œuvre, écrites de sa propre main. Elles ne laissent aucun doute : c'était seulement la recherche de la fleur bleue, et finalement sa découverte qui devait structurer l'ensemble. Au début Heinrich voit seulement en rêve pour la première fois la fleur bleue. A la fin, il devait la posséder.

Le fait seul de ce rêve est déjà de la plus grande importance. Il indique, dès les premières pages du roman, le lieu du symbole. Il est constitué par les profondeurs du monde qui se révèlent à l'homme dans son rêve. Ainsi ce fait situe dès le début notre recherche, auprès de celle de la psychologie moderne. Préparée par les préromantiques eux-mêmes, celle-ci n'a pas cessé, depuis Freud, de découvrir de plus en plus les rapports entre le rêve et le symbole. Précisons, pour exclure tout malentendu possible, qu'il ne s'agit pas ici d'analyser selon des méthodes psychologiques le symbolisme d'une œuvre d'art telle que le roman de Novalis. On ne peut nier sans doute que la critique littéraire ait profité des conquêtes de la psychologie en ce domaine. Une discipline spéciale s'est développée dans le « no man's land » entre psychologie et critique littéraire. On a même essayé de comprendre l'œuvre poétique et en général toute œuvre d'art, du seul point de vue psychologique. Des résultats

valables furent ainsi obtenus qui approfondirent notre connaissance de l'œuvre d'art. Mais je ne crois pas, personnellement, qu'on puisse ainsi parvenir à l'essentiel. Il semble plus important que les deux disciplines poursuivent leur chemin avec leurs propres moyens, même et surtout au moment où ils se recoupent comme c'est le cas pour le symbole. Ceci n'exclut pas alors les discussions fructueuses entre elles.

Il ne s'agira donc pas ici d'interpréter la fleur bleue dans le roman de Novalis avec des moyens ou des catégories psychologiques, pas plus qu'il ne s'agira d'illustrer seulement les résultats de la recherche psychologique par des exemples poétiques. Il faut chercher un accès proprement littéraire au phénomène du symbole et comparer ensuite, après coup, les résultats obtenus, pour découvrir ainsi des traits communs à la problématique des deux disciplines, traits qui n'auraient jamais été visibles par une simple adaptation des deux méthodes.

Revenons au roman de Novalis. Nous sommes partis du rêve du héros dans lequel se révèle le symbole. Ce fait est accentué par le fait que le rêve de Heinrich est immédiatement doublé par le souvenir d'un rêve de jeunesse de son père tout à fait semblable à celui de son fils. Le père de Heinrich lui aussi a rêvé de la fleur bleue, et quelles que soient les différences entre les deux rêves, leur contenu concerne l'accès difficile et aventureux du symbole suprême de la fleur bleue.

La suite du roman montre que tous les événements des deux rêves se réalisent dans la vie du fils. Les deux rêves préfigurent donc l'œuvre et la recherche de la fleur bleue, but symbolique de toute la nostalgie de Heinrich et constitue la structure fondamentale de ses aventures.

Nous ne pouvons pas entrer dans les détails de l'action extrêmement compliquée de cette recherche. Signalons-en seulement les traits fondamentaux. Quelle est la signification du symbole au moment où il est retrouvé par Heinrich dans la réalité ? Les notes de Novalis peu nombreuses et assez vagues suffisent cependant pour faire apparaître un phénomène au premier coup d'œil surprenant. Le symbole de la fleur bleue disparaît à la fin du roman. Il se transforme en quelque chose d'autre, d'abord en une amie de Heinrich qui l'a suivi, sous des formes diverses, tout au long de sa quête. Enfin, en Heinrich lui-même, lors de la métamorphose finale qui consiste dans la mort commune des amants et dans leur résurrection en un seul corps.

Le symbole dont le héros a vu l'image dans son rêve initial devient donc, à la fin de l'histoire, le héros lui-même, ou plutôt la substance du roman tout entier qui s'est accumulée dans son héros.

Un fait fondamental au roman consiste donc en ce que nous pouvons appeler *la transformation ou la transfiguration de tout ce qui se passe dans son cours et de toutes les personnes qui s'y rencontrent*. La figure du père, par exemple, exactement comme celle de l'amante, apparaît à plusieurs reprises, tantôt comme celle d'un saint ermite, tantôt comme celle du Comte de Hohenzollern. Le héros lui-même, Heinrich, subit des transformations, et non pas seulement en d'autres personnages tels que celui d'un croisé, mais aussi dans des pierres, dans des arbres, dans des fleurs ou dans des animaux.

Quelle que soit la hardiesse poétique au temps de Novalis, toutes ces métamorphoses n'ont au fond rien de surprenant pour le psychologue moderne. Elles lui sont familières dans les rêves de tous les hommes. Mais ce que nous nous demandons ici, c'est ce qu'elles signifient par rapport au symbole poétique.

Ces métamorphoses semblent d'abord ne suivre aucun ordre et constituent seulement un matériel poétique. Mais, comme le dirait Polonius cette folie a de la méthode, une méthode qui consiste – pour le dire en un mot – *dans le rapprochement mutuel de toutes les choses et de tous les faits du monde, dans leur échange illimité et leur confusion systématique*. Tout doit entrer en rapport avec tout, et la forme la plus radicale de ce rapport est sans doute la métamorphose de l'un dans l'autre.

Un des fragments philosophiques de Novalis nous indique ce qu'est le symbole. « C'est une mystification ». C'est un dictum au sens ambigu.

Le symbole est une mystification : cela veut dire, d'abord, qu'il n'est rien, qu'il se dissout, se transforme jusqu'à sa disparition. Mais cela veut dire aussi et plus essentiellement que le symbole appartient à cet état poétique du monde que Novalis appelle « état de mystère » (*Geheimniszustand*). L'approche la plus sûre de cet état singulier nous est donnée dans le rêve à partir de la banalité du monde quotidien ; mais le rêve n'est pas le domaine exclusif du poète, il n'est que son point de départ, comme il l'est pour Heinrich von Ofterdingen. L'état de mystère du monde entier est pour Novalis bien plus profond qu'une simple rêverie ou une invention subjective. Il représente l'état propre et sublime de la nature et de l'histoire, c'est-à-dire du monde entier. Cet état est encore caché à nos yeux sous la surface d'un monde contingent et banal. Mais les yeux d'un vrai poète le découvrent dans son mystère, dans l'ampleur promise au mot *Geheimnis*.

Cet état de mystère est aussi un état symbolique. C'est à cause de cela que Novalis peut désigner le symbole comme « mystification ». Dans l'état de mystère toute chose est devenue significative, est devenue symbolique. Le hasard même qui semble

régner dans le ravissant désordre du monde n'est pas un hasard. Il cache des lois qui ne sont qu'à demi visibles seulement mais d'autant plus attirantes pour la découverte poétique.

Dans ce monde où toute chose est devenue secret et signification, quelle est la place exacte du symbole, d'un symbole comme celui de la fleur bleue ? Faisons d'abord une constatation négative mais inévitable : il n'y a plus dans ce monde une place stable pour le symbole. Le symbole lui-même échappe à notre vue, se transforme continuellement, il n'est plus saisissable dans la manière simple de ce fameux tessère¹ des amis d'autrefois qui serait à l'origine de la signification du mot symbole. Le symbole poétique de Novalis n'est plus qu'un simple signe, un signe de reconnaissance entre des amis.

La psychologie moderne essaierait peut-être quand même de trouver, derrière toutes les métamorphoses du symbole poétique, une sorte de symbole fondamental qui se cacherait dans tous les autres symboles. Elle dirait peut-être que déjà la fleur bleue est une sorte de symbole phallique. Ce n'est pas si absurde qu'il pourrait paraître tout d'abord au non-psychologue. Mais il ne nous donnera aucune réponse à la question posée : celle de la nature proprement poétique du symbole. C'est là une question d'une extrême difficulté, et si la psychologie elle-même éprouve quelque difficulté à décrire un phallus, à dire simplement ce qu'est un phallus en vérité, on peut soupçonner que dès alors se pose un problème qui déjoue la psychologie, un problème poétique même s'il est d'abord le problème d'une simple « description ».

Il nous faut renoncer ici à l'ambition de dire ce qu'est le symbole poétique et même à celle de dire ce qu'est le symbole préromantique. Nous avons vu qu'il n'est rien de fixe, qu'il n'est pas un signe aisément maniable.

Le livre récent de M. René Alleau sur le symbole apporte une distinction éclairante entre symbole proprement dit et syntème. La fameuse histoire de la tessère de l'antiquité, trouvée dans tous nos dictionnaires, ne concernerait pas en vérité le symbole, mais seulement ce que les Grecs auraient appelé un « syntème », c'est-à-dire quelque chose de statique, un moyen de communication, une chose comparable avec une autre chose, telles les deux moitiés de la tessère². Le syntème serait alors un signe au sens exact donné par la linguistique, en particulier par l'école de Genève, celle de Saussure.

¹ [Selon Littré, nom donné dans l'antiquité chrétienne, à des objets qui servaient de signe de ralliement entre chrétiens.]

² René Alleau, De la nature des symboles. Collection : Symboles chez Flammarion.

Il trouverait sa place dans les rapports entre signifié et signifiant. Il la trouverait dans le langage humain si l'on comprend ce langage comme un système de communication. Cette identification entre langage et système de communication est très répandue de nos jours, et les linguistes qui ne l'admettent pas sont assez rares.

Pourtant il semble bien qu'elle soit fondamentalement fautive en ce qui concerne le langage poétique, ce langage, qu'on ne peut pas ne pas regarder comme la forme originaire de tout langage, n'a rien à faire avec un moyen de communication. Novalis ne veut rien nous « communiquer » en déroulant le récit de la recherche de la fleur bleue. Il s'agit d'une entreprise bien plus profonde que celle d'une communication de faits ou de pensées ou de sentiments : celle de la nature symbolique du langage. Au début de ce développement, se dresse l'image de la fleur bleue. Mais cette image sera détruite à la fin du roman, tout en se conservant de la manière la plus sublime, c'est-à-dire en se transformant, en se liant à la substance du roman lui-même : ceci apparaît par exemple dans le fait que la fleur bleue devient l'amante de Heinrich, devient enfin Heinrich lui-même. Dans un aphorisme voisin de celui déjà cité, Novalis essaie de définir l'image poétique comme « symbole de lui-même ». Il comprend donc le symbole dans un sens si vaste qu'il peut exister en lui-même, sans rapport à d'autre chose qui serait signifié par lui. Le symbole poétique ne signifie rien que lui-même. Mais cette signification de soi n'est pas une identification vaine et vide. Elle contient au contraire le mystère du symbole. Dans le même contexte, Novalis essaie d'élucider ce mystère de manière philosophique, à l'aide d'une notion kantienne. C'est la célèbre et difficile notion de *schème* (schéma) qui se trouve au centre de la pensée de Kant dans *la Critique de la Raison pure*. Beaufret nous dira quelque chose là-dessus cet après-midi. Bornons-nous donc à indiquer le lieu du problème en rapport avec le symbole préromantique.

Parce que le symbole au sens de Novalis est si vaste qu'il peut ne signifier rien que lui-même, on est poussé presque automatiquement à conclure que le symbole de la fleur bleue n'est rien d'autre, à la fin du roman, que ce roman lui-même dans son essence. Ou, encore inversement, le symbole s'est dispersé dans les actions multiples du roman, et c'est dans cette dispersion qu'il se réalise. Le mot *schème* employé par Novalis pour définir le symbole, peut être traduit aujourd'hui dans une langue courante : par horizon.

Le symbole constituerait donc l'horizon du roman de Novalis, de toute œuvre d'art. Le symbole n'est rien que cet horizon : cela veut dire qu'il ne se laisse pas comprendre définitivement comme

image ou comme signe, mais seulement comme horizon d'une langue poétique.

On peut objecter que le mot prend ici un sens si vaste qu'il devient insaisissable. Mais c'est un fait que Novalis lui donne ce sens. Il n'y a pas, semble-t-il, d'autre possibilité d'aboutir à une solution du problème du symbole poétique que celle de l'élargir vers cet arrière-fond signalé par la notion de Schema chez Kant. Cet élargissement se retrouve dans la tentative du roman de Novalis : découvrir l'état de mystère du monde, rapprocher mutuellement tout ce qui se trouve dans notre monde, sous le prétexte d'une recherche de la fleur bleue : là est le signe d'un éternel orgueil qui sera pourtant satisfait au moment où toute chose – ce qui veut dire d'un point de vue stylistique – où le roman, dans sa totalité, est transformé en symbole.

Beda Allemann



LES CHANTS SPIRITUELS

(Traduction par Maurice Pujo³)

I

Qu'aurais-je été sans toi ? Que n'aurais-je pas été sans toi ? Voué à la crainte et aux angoisses, je me trouverais isolé dans le vaste monde. Je ne posséderais avec certitude rien de ce que j'aime ; l'avenir serait un sombre gouffre ; et si mon cœur était profondément affligé, à qui irais-je confier ma peine ?

Solitaire, dévoré d'amour et d'ardent désir, chaque jour me paraissait nocturne ; je suivrais simplement en pleurant à chaudes larmes le cours effréné de la vie. Je trouverais le trouble dans la foule, et chez moi un chagrin sans espoir ; qui, sans ami, pourrait supporter le ciel, et qui, ainsi, pourrait supporter la terre ?

³ [Le jeune Maurice Pujo (1872-1955), avant de fonder l'Action française, en 1898, fut un admirateur de l'œuvre de Novalis dont il traduisit les *Chants spirituels* – pour la première fois en français –, de larges extraits des *Disciples à Saïs* et des *Hymnes à la Nuit*. La traduction des *Chants spirituels* parut en 1893 dans *L'Art et la Vie* (ou *Revue jeune*) dont il était le directeur littéraire. Ses « Premiers essais sur Novalis », réunis en 1894 dans *Le Règne de la grâce*, ont été repris dans les numéros 39 à 41 (année 2012) de la *Lettre Novalis*.]

Le Christ s'est fait connaître à moi, et je suis avant tout certain de lui, comme si, rapidement, une vie lumineuse absorbait les ténèbres sans fond. Pour la première fois, avec lui, je suis devenu un homme ; grâce à lui le destin s'éclaire et les Indes mêmes du Nord doivent joyeusement fleurir pour le Bien-aimé.

La vie n'est plus qu'un moment d'amour ; le monde entier parle d'amour et de joie ; une herbe de guérison poussera pour chaque blessure ; et, libre et pleine, palpite chaque poitrine. Pour tous ses mille dons, je demeure son très humble enfant, certain de l'avoir parmi nous quand même nous ne serions que deux réunis.

Oh ! allez par tous les chemins pour y chercher les égarés ; tendez à chacun d'eux votre main, et engagez-les joyeusement à venir à nous. Le ciel est chez nous sur la terre ; dans la foi nous le contemplons, il est aussi ouvert à ceux qui embrassent la même foi que nous.

Une antique et lourde illusion était depuis le péché solidement liée à notre cœur. Nous errions dans la nuit comme des aveugles, enflammés de repentir et de joie à la fois. Tout acte paraissait un crime ; l'homme semblait être un ennemi des Dieux, et si le ciel semblait nous parler, il ne nous parlait que de la mort et de la souffrance.

Dans le cœur, riche source de la vie, demeurait un être mauvais ; et cela était clair à notre esprit, il n'y avait de désir que le gain. Un lien de fer nous retenait solidement, prisonniers frémissants à la terre. La crainte du juste glaive de la mort absorbait le reste de l'espérance.

Alors vint un sauveur, un libérateur, un fils des hommes plein d'amour et de puissance, il a allumé un feu vivifiant dans nos cœurs. Nous pouvions voir alors pour la première fois le ciel s'ouvrir comme notre ancienne patrie. Nous pouvions croire désormais et espérer, et nous nous sentions parents avec Dieu.

Dès lors s'enfuit de nous le péché, et joyeux était chacun de nos pas. On donnait cette foi aux enfants, comme le plus beau présent ; grâce à elle la vie sanctifiée s'écoulait comme un rêve heureux, et attaché à l'éternel amour et à la joie, on s'apercevait à peine du départ.

Dans un éclat merveilleux, le divin Bien-aimé est encore ici près de nous ; ému de sa couronne d'épines et de sa fidélité, nous

pleurons. Chaque homme est pour nous le bienvenu, qui saisit sa main avec nous, et, reçu dans son cœur, mûrit pour le Paradis.

II

Au loin l'Orient s'éclaircit, les temps gris se rajeunissent ; buvons longuement et profondément à la source de couleur et de lumière ! Saint accomplissement de l'antique désir, doux amour dans une transfiguration divine !

Enfin, voici que descend sur la terre l'enfant qui répand la joie dans tous les cieux. Créateur, un vent de vie souffle en chantant par la terre ; il réunit les étincelles depuis longtemps éparses en de nouvelles flammes éternellement lumineuses.

Partout jaillit des tombeaux une nouvelle vie, un nouveau sang ; pour ramener l'éternelle paix, il nous plonge dans un flot de vie ; les mains généreuses, il se tient au milieu de nous, plein d'amour, et attentif à chaque prière.

Laisse ses doux regards pénétrer profondément dans ton âme, et tu te verras saisi de son éternel bonheur. Tous les cœurs, les esprits et les sens s'élanceront en de nouvelles harmonies.

Ose lui prendre les mains, imprime en ton âme son visage ; il faut toujours se tourner vers lui comme les fleurs vers la lumière du soleil ; ouvre lui largement ton cœur, et il sera tout entier à toi, et pour toi comme une femme fidèle.

Nous la possédons enfin cette divinité qui nous a souvent effrayés ; elle a, au sud comme au nord, promptement éveillé les germes du ciel, et ainsi dans ce jardin de Dieu si bien rempli, elle nous fait cultiver fidèlement chaque bouton et chaque fleur.

III

O toi qui te tiens solitaire dans ta chambre et pleures des larmes lourdes et amères, toi pour qui tout ce qui t'entoure se teint de chagrin et de détresse ;

O toi qui dans l'image de ton passé voit comme un gouffre profond où, de tous les côtés, t'attire une douce mélancolie.

Comme si pour toi gisaient là de merveilleux trésors entassés, dans une course effrénée, la poitrine haletante, tu cherches à atteindre la clef qui te les ouvrira.

L'avenir est un désert aride qui s'étend effroyablement long et redoutable devant toi ; tu vas à l'aventure, seul et perdu, et tu te cherches toi-même désespérément.

Je tombe en pleurant dans tes bras ; un jour j'ai ressenti, moi aussi, tout ce que tu ressens ; pourtant je me suis guéri de ma douleur, et je sais maintenant où l'on trouve l'éternel repos.

Un être doit te consoler, comme moi, – qui aima profondément, souffrit et mourut ; qui mourut même avec mille joies pour ceux qui l'avaient fait le plus souffrir.

Il mourut, et cependant tous les jours tu apprends à le connaître avec son amour, et tu peux, rassuré, en chaque circonstance l'attirer tendrement dans tes bras.

Avec lui un nouveau sang et une nouvelle vie affluent dans ta dépouille affaiblie, et lorsque tu lui as donné ton cœur, il te donne aussi le sien éternellement,

Ce que tu as perdu, il l'a trouvé ; tu trouves en lui tout ce que tu aimes ; et éternellement reste attaché à toi ce que sa main t'a une fois rendu.

IV

Parmi les mille instants de joie que j'ai trouvés dans ma vie, un seul m'est resté fidèle, un seul, où, dans mille douleurs, j'ai connu en mon cœur celui qui est mort pour nous.

Mon univers s'était brisé, comme miné par un ver ; en moi le cœur et la fleur se fanaient ; toute ma vie, tous mes désirs gisaient dans la tombe et je n'existais plus que pour le tourment.

Comme je souffrais ainsi en silence, que je pleurais sans fin et que mes désirs s'en étaient allés au loin, et que je demeurais seul en face de l'angoisse et de l'erreur ; tout à coup, comme par une main d'en haut, la pierre de mon tombeau fut repoussée, et mon âme délivrée.

Que personne ne me demande qui je vis et ce que j'aperçus dans sa main ; je verrai cela éternellement ; et de toutes les heures de ma vie, celle-là seule, comme mes blessures, sera éternellement sereine et ouverte.



Sommaire des numéros 43 à 48

Lettre bimestrielle n°43 – février-mars 2013

Document biographique : Notice de Tieck, traduite en français par Xavier Marmier, *Nouvelle Revue germanique*, 1831. **Documents littéraires et témoignages :** Jean Moncelon, « Novalis et la Wartburg », janvier 2013. Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis » (suite), *Revue germanique*, janvier-février 1910. Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903. **Publication :** Jean Moncelon, *Novalis, L'initiation à la Sagesse divine dans l'œuvre et la vie du poète romantique allemand*, Terre blanche, 2012.

Lettre bimestrielle n°44 – avril-mai 2013

Document biographique : Notice de Tieck, traduite en français par Xavier Marmier (suite), *Nouvelle Revue germanique*, 1831. **Documents littéraires et témoignages :** Henri Albert, traduction de « Jacinthe et Feuille-de-rose », *L'Idée libre*, 1898. Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis » (suite), *Revue germanique*, janvier-février 1910. Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903. **Publication :** Olivier Schefer, *Novalis*, éditions du Félin, 2011.

Lettre bimestrielle n°45 – juin-juillet 2013

Document biographique : Notice de Tieck, traduite en français par Xavier Marmier (suite et fin), *Nouvelle Revue germanique*, 1831. **Documents littéraires et témoignages :** Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis » (suite), *Revue germanique*, janvier-février 1910. Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903. André Breton, *Arcane 17*, extrait, Paris, 1965.

Lettre bimestrielle n°46 – août-septembre 2013

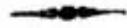
Pèlerinage à la tombe de Novalis, 26 juin 2013 **Documents littéraires et témoignages :** Jules Le Fèvre-Deumier, *Les Mois et les jours*, Paris 1888. Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis » (suite et fin), *Revue germanique*, janvier-février 1910. Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903. « Novalis » par Ricarda Huch, extrait des *Romantiques allemands* (1899), Grasset, 1933. **Publication :** Es keimt schon künftiges Dasein in mir, *Literaturkreis NOVALIS e. V. Weißenfels*.

Lettre bimestrielle n°47 – octobre-novembre 2013

Document biographique : Albert Garreau, « Novalis », extrait de *La Fleur enchantée*, la Colombe, Paris, 1956. **Documents littéraires et témoignages :** Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903. « Novalis » par Ricarda Huch (suite), extrait des *Romantiques allemands* (1899), Grasset, 1933. **Publication :** Peer Kösling, *Die Frühromantiker in Jena*, Jensig-Verlag, Iéna, s.d.

Lettre bimestrielle n°48 – décembre 2013-janvier 2014

Document biographique : Albert Garreau, « Novalis », extrait de *La Fleur enchantée*, la Colombe, Paris, 1956. **Documents littéraires et témoignages :** Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903. « Novalis » par Ricarda Huch (suite et fin), extrait des *Romantiques allemands* (1899), Grasset, 1933. Beda Allemann, « Le symbole chez les préromantiques allemands », *Recherches et débats*, n°29, décembre 1959.



NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Nouveau catalogue 2014

Volume 1

- Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

Volume 2

- Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

Volume 3

- Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

Volume 4

- Eugène Lerminier, Extrait *d’Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

Volume 5

- « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

Volume 6

- [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

Volume 7

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

Volume 8

- Louis Lebrun, « Un Allemand d’il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

Volume 9

- [Xavier Marmier], « Henri d’Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

Volume 10

- Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

Volume 11

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

Volume 12

- Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

Volume 13

- Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

Volume 14

- Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l’idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

Volume 15

- Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l’Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

Volume 16

- Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

Volume 17

- Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

Volume 18

- Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

Volume 19

- Tédor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

Volume 20

- Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

Volume 21

- Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

Volume 22

- Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

Volume 23

- Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

Volume 24

- Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

Volume 25

- Henri Blaze de Bury, « Novalis », in « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

Volume 26

- Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

Volume 27

- Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.

Volume 28

- Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

A handwritten signature in cursive script, reading "Ferdinand von Hardenberg". The ink is dark and the handwriting is fluid and somewhat stylized, characteristic of the late 18th or early 19th century.

SOMMAIRE

Document biographique

- Albert Garreau, « Novalis », extrait de *La Fleur enchantée* (suite), la Colombe, Paris, 1956.

Documents littéraires et témoignages

- Beda Allemann, « Le symbole chez les préromantiques allemands » (suite et fin), *Recherches et débats*, n°29, décembre 1959.
- *Chants spirituels* de Novalis, I à IV, première traduction en français, par Maurice Pujo, *L'Art et la Vie*, 1893.
- Sommaire des numéros 43 à 48.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : **Nouveau catalogue 2008-14.**



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2014